

N° 7. — Décembre 1887.

REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : Six mois, 1.25 — Un an, 2.50

EXTÉRIEUR : Le port en sus.

Le Numéro : 15 centimes

1^{re} ANNÉE.

Pour
ce qui concerne
la REVUE,

Ecrire à A. CARTERON,
47, rue Bonaparte, 47
PARIS

EN VENTE

Chez les Libraires et Marchands de journaux

DÉPOT GÉNÉRAL

Chez M. LEDRU, Libraire,
27, rue des Gravilliers, 27. — PARIS

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

SOMMAIRE

<i>Pourriture sociale</i>	A. Carteron.
<i>L'Économie politique</i>	Julendré.
<i>L'Emblème</i>	J.-K. Huysmans.
<i>Protection et Libre Echange</i> ...	G. Deherme.
<i>Les Quais de Demain</i>	Colline.
<i>La Décadence bourgeoise</i>	G. D.
<i>Chronique du Mois</i>	Nemo.

Lire la **PETITE CORRESPONDANCE**.

SOMMAIRE du numéro précédent.

—0—

A nos lecteurs, « *L'Autonomie* »; — L'Individualisme et l'Association, *Julendré*; — La Musicomanie, *A. Carteron*; — La Concurrence vitale, *G. Deherme*; — Tristesse de Claudius, *Aurélien Scholl*; — Quelques mots sur l'Anarchie (Suite), *J.-B. Louiche*; — Les Quais de demain, *Colline*; — Revue Mensuelle, *Nemo*.

Nous ferons le service à toute publication qui nous fera l'échange.

—0—

Il sera rendu compte de tout ouvrage qui nous sera adressé en double expédition.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Les personnes auxquelles nous adressons la Revue pour la première fois, sont prévenues que, si dans la huitaine elles ne nous l'ont pas retournée, le facteur passera à leur domicile toucher le montant d'un abonnement de six mois (1 fr. 25 c.).

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN - ARCHIQUE

POURRITURE SOCIALE

L'édifiant spectacle auquel nous assistons depuis plus de deux mois n'a pas encore pris fin. Cette fois, c'est au complet ; la société politique au milieu de laquelle nous grouillons a enfin produit et montré son œuvre putréfiante : Pas un de ses vermoulus échelons sociaux qui en sorte indemne, pas un des imposants piliers sur lesquels elle repose qui n'ait reçu sa large écla-boussure de fange, pas une des sacro-saintes institutions qui la coordonnent qui n'ait démontré l'inanité de son existence et la nécessité fatale d'un complet rasement.

Au paroxysme de ses fureurs de lucre, l'ordre social dont nous crevons apparaît sous toutes ses faces, dans tous ses plus hideux refonds. Pour en être arrivé à une semblable inconscience d'impudeur hystérique, il faut que son effondrement soit tense.

Sénateurs d'Andlau, députés : Wilson, généraux : Caffarel, conseillers : Lefebvre-Roncier, médecins : Castelnau, journaliste : Crouzet, demi-monde : Limouzin-Ratazzi, peuple-lie : Lorenz, — offerts en holocauste à la Décrépitude humaine — viennent d'incarner en eux la syphilis sociale.

Présidence, représentation nationale, délégation communale, armée, patrie, famille, honneur, morale, — autant en emporte le vent : institutions inutiles, mots creux n'ayant jamais servi qu'à leurrer le peuple farci-neux et d'un poids fort léger sur la conscience des exploitants-dupeurs.

Mandats électoraux, décorations, secrets d'Etat, inviolabilité des cadavres, honorabilité professionnelle, — billevesées, oripeaux, vieilles défroques dont le bazar-dage s'adjuge à l'encan.

Du haut en bas de la « fameuse échelle sociale », tous décrépits, gangrenés, pourris !

En haut — Dignitaires de tous poils déchiquetant à

pleines dents le lambeau de pouvoir dont on les a chargés ! Magistrats de tous ordres se vautrant béatement dans la fangeuse iniquité qu'ils représentent ! Soudards de toute encolure vendant sans vergogne cette patrie, prostituée famélique aux crochets de laquelle ils se gavent ! Trafiquants de tous calibres volant, dilapidant, empoisonnant tout ce qui tombe à la portée de leurs insatiables tentacules !

En bas — La bourgeoisie prolétarienne conquérant glorieusement, chaque jour, quelque'un des vices de ses dirigeants. Rampante, avilie, domestiquée, la veulerie ouvrière s'ingéniant à s'entre-dévorner, élevant à la hauteur d'institutions sociales, servilité, platitude, mensonge et tartuferie, satisfesant, par les plus fourbes moyens, à l'appétit des ignobles passions dont ses maîtres l'ont infectée.

En haut, négoce et trafic de la Légion d'honneur, en bas, décrochage avilissant du Mérite du travail ; ici, fraude pour l'exemption du service militaire, là, vente de plans et de secrets d'Etat : *pro Patria*. Au faite de l'échelle, cupidité, corruption, vol, rouerie, carie, décrets moralité et santé ; au pied, courbette, indignité, délation sanctifiées mérite, devenues seules chances de vie. — Le tout s'étalant au grand jour, sous le couvert de la Loi et des sabres qui la protègent : tel est le bilan.

Nous ne nous étonnons pas, nous constatons.

Et pourquoi donc crier à la profanation, à l'horreur, à l'abomination de la désolation ? Un peuple a le gouvernement et la société qu'il mérite.

Pourquoi s'obstiner à ne pas comprendre que l'abjecte humanité qu'on a devant les yeux n'est que le fétide excrément des gangreneuses institutions qui la régissent ? Dans une société où l'accaparement, la bassesse et l'anthropophagie s'intitulent vertus, où la vilénie reste seule propre à assurer l'existence, comment ne pas attendre d'aussi dégradants sentiments des hommes qui la composent ? Toute cause produit son effet : tant que l'appropriation individuelle subsistera, tant que hochets, rubans, médailles ou statues seront l'emblème qualifié du mérite et de l'honneur, tant que frontières et patrie exciteront au massacre des hommes

entre eux, tant qu'un vestige d'autorité planera sur la multitude, il en sera toujours de même!

A quoi bon s'évertuer à le répéter à nouveau, et même à ceux qui n'ont que déboires et déconvenues à essuyer dans cette délirante course au clocher? Quand on fait appel à la dignité d'homme de ces derniers, qu'on les convie à la nécessaire purification, au balayage soigneux de toutes ces mascarades impudentes à robes ou à cordons, de cette ferraille insolente, de cette avilissante ferblanterie, de tous ces grotesques panaches, — sauvegarde, refuge et fauteurs de la corruption, de l'iniquité et de la misère sociales, — tous rient cafardement et font la sourde oreille. Atteints de la contagion, ils mettent toute leur application à imiter leurs mentors, s'épuisant en efforts pour obtenir leur honteuse perfection, les dépassant souvent en turpitude quand ils en ont l'occasion. Puisque barbotter dans le puant ruisseau leur plaît, tout est bien! Pourris, eux aussi, ou en bonne voie de pourriture. Tels maîtres, tels valets! Continuez vils émules!

Et vous — ô dirigeants qu'elle choisit et révère! — puisqu'elle est incapable ou de compréhension ou de révolte, puisque son avachissement est encore si complet qu'elle s'avoue impuissante à souffler sur vos châteaux de cartes, puisqu'elle est à l'abri des rancœurs, du dégoût que devrait lui inspirer la vue d'aussi nauséabonds tableaux, puisqu'elle-même n'a qu'un désir: atteindre l'éthérée sphère de vos orgies balthazariennes et puisqu'en attendant, toujours, de bonne grâce, la crasse populace vous tend l'échine, tondez, tondez-la donc, et ne vous gênez pas! vous auriez mauvaise grâce.

Mais alors, honnêtes crapuleux, moralistes dépravés, prostituteurs éhontés d'honneur, de famille et de patrie — mots dont vos bouches sont pleines, — traîneurs de sabres, banquistes et rastaquouères cosmopolites, jetez bas les masques! Ne couvrez plus de vos mains rapaces vos facies de satyre aux seuls noms de socialisme et d'Anarchie! Ne parlez plus de chaos, de désordre! Ne feignez plus la peur d'un retour à la vie primitive et sauvage! Les appréhensives visions qui vous hantent n'approcheront jamais de la hideuse réalité que nous offre le spectacle de votre insigne dépravation.

Tous, saturez vos démoniaques désirs sans remords, viciez et corrompez sans crainte tout ce qui vous entoure et vous envie. Rejetez toute pudeur pour mieux jouir de vos derniers sabbats.

Car le jour est proche où la partie saine et suffisamment nombreuse des non corrompus, des réfractaires, des parias, des hors votre Société, opérera le bouage de toutes les syphilitiques institutions qui vous consomment. — Ce jour-là, vos pesti'entielles charognes iront rejoindre vos éphémères sacerdoces dans un revivifiant auto-da-fé, dont la flamme incandescente servira de foyer purificateur à la libre Humanité !

A. Carteron.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

La science économique doit être considérée comme une des parties de la science sociale nécessaire au progrès du bien-être de l'humanité. Cette science, déterminant les lois de la production et de la consommation par la méthode expérimentale, qui n'admet pour vrais que les faits dont l'observation ou l'expérience ont démontré la réalité, n'est pas à contester.

Ce qui est contestable, c'est l'Economisme, cette religion du hasard, qui établit sur des circonstances transitoires des principes permanents et qui fait découler de ces principes la science économique aux lois naturelles immobiles et aux phénomènes immodi-fiables.

Les philosophes, et après eux les économistes, ont considéré une nation comme une collection d'hommes qui, se distinguant par une communauté d'origine, vivent en société. La sociabilité étant un trait caractéristique de l'espèce, l'individu devient une abstraction comme corrélatif à la réalité de la société, d'où découlent des lois qui sont l'expression des rapports. Certains d'entre eux ont été considérés par l'économie politique comme des lois naturelles qu'elle a eu pour but de déterminer en traitant de la nature, de la formation, de la consommation et de la distribution des richesses des nations

Par richesses, les économistes entendent ce qui provient des biens naturels transformés par le travail en choses utiles qui, directement ou indirectement, produisent du plaisir ou empêchent de la peine. Ils assignent donc comme but : de créer des *utilités* pour satisfaire les besoins, tout en produisant plus avec le moins de travail possible.

La production des richesses s'obtient par la *terre*, le *travail* et le *capital*, appelés *instruments de production*, en appliquant le travail à la terre et en employant le capital à assister le travailleur.

La *terre* est considérée comme la *source des matériaux*. La terre (ou la mer), en plus de la matière et des produits qu'elle donne, est également un *agent naturel* en diminuant la peine ou l'effort des travailleurs.

Le *travail* est tout exercice mental ou physique que font les hommes pour s'approprier les choses qui les entourent; — par suite, dans les meilleures conditions : par la *science*, ou connaissance de la cause des choses, par la *division du travail*, ou organisation simple ou complexe du travail.

Le *capital* est la réserve nécessaire, sinon pour travailler mieux, du moins pour travailler plus économiquement et avec succès. Considéré comme du travail accumulé par l'épargne, il se divise en : *capital fixe*, ce qui doit durer sous forme d'outils, de machines, d'ateliers, de matières premières devant servir à la reproduction; — *capital circulant*, ce qui consiste en nourriture, vêtements, combustible : choses nécessaires pour soutenir le travailleur pendant qu'il est à l'œuvre.

La richesse est distribuée entre la terre, le travail et le capital. Si une seule personne réunit ces trois instruments de production, elle obtient la totalité, et s'il y a deux ou trois personnes, le partage s'effectue en deux ou trois parts, non d'une façon égale, mais selon certaines lois suivant lesquelles la distribution a lieu.

La part des possesseurs de la terre, pour l'usage d'un agent naturel, se désigne par *rente*; celle des capitalistes, pour l'apport de leur capital, consiste en prélèvement sur le produit terminé et livré, s'appelle *intérêt*; celle des travailleurs, pour ce qui paie réellement la peine du travail, se nomme *salaire*, dont le

taux est fixé selon les lois de l'offre et de la demande qui en déterminent la valeur (1).

Préoccupé exclusivement de la richesse, l'économisme, qui justifie et consacre la féodalité capitaliste, traite :

De la richesse dans l'intérêt des individus et de la société, — en admettant que le plus grand nombre manque du nécessaire pour permettre à quelques-uns de posséder le superflu; *de la production et de la distribution des richesses,* — en acceptant que le produit revienne à des oisifs dans sa presque totalité, sous forme d'intérêts, de rentes, et ce, au détriment des producteurs dont la minime part est le salaire, c'est-à-dire le strict nécessaire permettant la conservation et la reproduction de l'espèce; *de la consommation des richesses,* — en justifiant le faméisme de milliers d'individus pour quelques-uns crevant de pléthore.

Les principes qui ont inspiré les économistes semblent être ceux émis par Aristote dans son livre *La Politique*, que l'on peut considérer comme résumant toute la science économique jusqu'au XVIII^e siècle : « La Nature » a créé certains êtres pour commander et d'autres » pour obéir. C'est elle qui a voulu que l'être doué de » prévoyance commandât en maître, et que l'être capable, par ses facultés corporelles, d'exécuter des » ordres, obéît en esclave, et c'est par là que l'intérêt » du maître et celui de l'esclave se confondent ».

Certains termes changés, le fond est toujours le même et, en plus, avec le but d'établir scientifiquement des lois qui président et concourent à l'organisation du vol, de la spoliation, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'économie politique, comme science, ne date que du siècle dernier, avec les physiocrates Quesnay, Turgot, Gournay qui le premier émit le fameux *Laissez faire, laissez passer* Quesnay, le fondateur de la nouvelle école économique, cherche à établir une science d'après les lois naturelles et constantes qui régissent les

1) L'économie politique dont nous indiquons ici très sommairement les points généraux, sera reprise dans chacune de ses parties : le Capital, le Salaire, l'Offre et la Demande, la Valeur, l'Echange, etc., qui feront l'objet d'études sociales traitées successivement traitées dans nos prochains numéros.

sociétés humaines où « l'autorité souveraine doit être unique et supérieure à tous les individus de la société ». Son système économique consiste dans une division de la nation en trois classes : *la classe productive*, tous ceux qui se consacrent à l'agriculture; *la classe des propriétaires*, tous ceux qui vivent de la rente ou du produit net de la terre; *la classe stérile*, les industriels, commerçants, domestiques qui n'augmentent pas la richesse de la nation. Il fait supporter tous les frais du gouvernement à l'agriculture, comme étant la seule source de richesse de la nation.

Mais la science économique ne trouve son réel développement que dans le livre, paru en 1776, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, par Adam Schmith. Le premier, il explique les principes fondamentaux de l'économie politique, il découvre la puissance créatrice du travail comme source principale de la richesse, il décrit la division du travail et en déduit les avantages, il constate le rôle utile des machines, toutefois sans en prévoir toute la force accélératrice ni les résultats. Bien qu'établissant la nécessité du haut salaire, il est partisan du *statu quo* régi par les lois de l'offre et de la demande.

Les idées et les principes d'Adam Schmith sont continués par Malthus qui, ajoutant une théorie sur la population, représente la misère comme une fatalité inévitable. Il considère la force d'une nation, non pas sur la quantité des habitants, mais par le rapport de la population à la quantité d'aliments disponibles il en fait résulter la nécessité de mettre un obstacle à l'augmentation de la population qui tend à s'accroître en raison géométrique, tandis que les subsistances ne s'accroissent qu'en raison arithmétique.

Toutes ces théories sont reprises par Ricardo qui en élargit le champ par ses déductions logiques et rigoureuses. Il constate l'opposition des intérêts antagonistes dans une nouvelle théorie de la rente, à laquelle il donne pour principe fondamental que la propriété doit se vendre ou se louer d'autant plus cher qu'elle rapporte davantage, et, que le prix des marchandises se fonde sur la quantité de travail qu'elles exigent.

Jusqu'ici, c'est l'ancienne méthode métaphysique basée sur des abstractions. J.-B. Say y substitue la

méthode expérimentale ou d'observation, en déterminant plus exactement la science économique qu'il popularise en France, par une certaine clarté dans ses définitions devenues plus précises. Mais il incarne en lui le dogmatisme économique bourgeois en représentant le capital comme du travail accumulé par l'épargne et comme la source unique de la richesse, en prescrivant le minimum de salaire à accorder aux travailleurs.

Les autres économistes, les épigones Senier, Mac Culloch, G. Garnier, Dunoyer, Ch. Comte, Baudrillard, Carey, ne font que s'inspirer des quatre pères du nouvel évangile bourgeois et, à part quelques surenchérissements dans des définitions souvent féroces, ils n'apportent ni découvertes ni changements à l'économisme.

Les interventionnistes Sismondi, Droz, Adolphe Blanqui, Ramon de la Sagra, de Laveleye, J.-S. Mill, sans changer les principes fondamentaux de l'économie politique, font cependant certaines critiques à l'orthodoxie économique, sur la réalité et l'efficacité de ses résultats que celle-ci fait découler des lois dites naturelles et immuables. Ils représentent : que la science de la richesse ne saurait consister en ce que la grande masse sociale soit vouée à la misère pour que quelques-uns puissent s'enrichir, qu'il n'est pas nécessaire de soumettre le gouvernement des sociétés aux lois de la production, de la formation et de la consommation établies par les économistes, et que « la vieille économie politique est limitée et temporaire dans sa valeur, surtout lorsqu'elle admet que la propriété individuelle et l'héritage sont des faits inéluctables et que la liberté de production et d'échange est le dernier mot du progrès ».

Pour établir les lois économiques concordant avec les lois naturelles, pour en démontrer les développements, par l'analyse des causes et des effets qui gouvernent le monde économique, par la méthode, l'ordre, la clarté apportés dans les définitions, les économistes ont fourni de réels matériaux à la science sociale. Mais par l'usage et les résultats, ils ont démontré l'impuissance de leur système économique basé sur une division arbitraire de la production en deux groupes bien distincts : ceux qui font travailler et ceux qui travaillent.

Il ne pouvait en être autrement. Leurs systèmes de-

venaient l'expression de leur personnalité, ils s'incar-
naient en eux : les physiocrates, presque tous proprié-
taires, donnaient la priorité à la terre et J.-B. Say, qui
avait passé par l'industrie et le commerce, la donnait
au capital. De même les plus libéraux, ceux par exem-
ple qui rejetaient toute intervention de l'Etat dans les
rapports économiques : ils justifiaient les monopoles,
ils consacraient une sorte d'exceptions pour certains
individus qui, de par leur position, tendraient toujours
à en abuser — et l'abus infirme toute idée de libéra-
lisme.

Avec de réelles connaissances scientifiques, les éco-
nomistes possédaient une somme égale de préjugés in-
hérents à une classe privilégiée. Aussi ont-ils été con-
sidérés comme les prêtres d'une nouvelle religion
bourgeoise à établir en formulant la norme qui déter-
mine des intérêts antagonistes. Dans leur dogmatique
myopie, pour sauvegarder leurs privilèges, ils ont fait
surgir le terrible problème afférent à la lutte des
classes, dont la solution sera l'anéantissement de leurs
spécieuses théories.

Comme privilégiés de la société, ils ont défendu
l'omnipotence et les intérêts de leur classe en se don-
nant pour mission de justifier les inégalités sociales
qui résultent de la naissance et de l'héritage, du trafic
et de la spoliation, de sanctifier une société où la pro-
priété est le droit d'user et d'abuser, ce droit étant
réservé à des financiers, boursiers, agioteurs qui le
transmettent à leurs descendants abâtardis avec des
besoins plus grands, des vices raffinés, des goûts de
lucre et d'oppression rendant l'iniquité sociale de plus
en plus monstrueuse.

Julendré.

L' EMBLÈME

Ce palais que d'inconscients architectes dédièrent à
la gloire de la Musique, se dresse sur l'imposante es-
trade du Trocadéro, comme l'un des plus véridiques
emblèmes du Paris moderne.

Vue de face, cette bâtisse, construite en fer à cheval,

présente une gigantesque rotonde que surmontent deux tours octogones, deux vagues minarets fenestrés à clochetons d'or.

A l'examiner d'un peu loin, l'on dirait d'un ventre énorme et de deux maigres jambes, les pieds en l'air, chaussés de bas à jour et de mules d'or, et le dessin se complète par les deux ailes appuyées à terre, soutenant ainsi que des bras, en un périlleux équilibre, l'impudente posture de ce corps debout, la tête en bas.

Sous le grotesque apparent de sa forme, ce monument décèle la suggestive beauté d'une parabole et suscite le douloureux intérêt de l'irrésoluble litige qui menace la vie du vieux Monde, à cette fin de siècle.

Il domine l'Ecole Militaire qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la Seine, et cette caserne l'aide à parfaire l'image de la vie sociale : l'avidité bourgeoise prête à toutes les souillantes besognes qu'on paierait d'un gain ; le cupide négoce triomphant dans son orgueil et sa lésine ; la vorace juiverie enfin maîtresse, sous la protection des troupes.

Mais, si malsaine, si affaiblie, si cariée qu'elle soit par les excès qui ont bouffi son ventre d'hydropique et desséché ses membres grêles, cette despotique et ladre race n'en persiste pas moins à narguer le pauvre, en se campant devant lui dans une goguenarde et vénale pose, et en tendant, comme une prostituée, ses inlassables reins aux luxures éparses, derrière elle, dans les rues riches.

Et, en effet, ce symbolique monument tourne le dos à l'avenue du Bois de Boulogne, au rond-point de Longchamp, aux quartiers repus et licenciés, et il se dresse, de face, tel qu'un défi, devant le sinistre quartier de Grenelle, couvrant le clair horizon des misérables dont le ciel immédiat est un ciel gâté, peint au noir de suie et à la fumée de tourbe.

Là, de l'Ecole militaire à Javel, s'étend un amas de rues pelées et froides, pleines de garnis fétides, de meurtrières échoppes, de pestilents bouges ; là, tout le long du quai jusqu'au Point-du-Jour, des cheminées d'usine émergent d'un sol d'escarbilles et de plâtras ; les hauts fourneaux de la maison Cail et des aciéries de Grenelle, les ateliers de la production du froid, les serres de produits chimiques et d'engrais, les fours à

poteries et à briques, les halls des tireurs de boyaux et des apprêteurs de cordes harmoniques, les fabriques d'huiles à graisser, de gélatines et de colles.

Là, dans une effroyable odeur de poudrette et de charogne, des milliers de gens, tous en même temps, triment sans repos dans le poussier, étourdis par la chaleur et le vacarme des machines, aveuglés par les reflets de l'acier et le feu blanc des fours. Et, échiné par la vieillesse ou exténué par la faim, aucun de ces gens n'a rien à attendre de personne, pas même de l'Eglise, car en dépit de Notre-Dame qui lève là-bas, comme un objurgant appel à la pitié, ses insatiables bras, le mot Charité est inutile et vide, maintenant que l'argent est tout et que les égoïstes soutaniers modernes ont remplacé les miséricordieux moines du Moyen-Age.

Heureusement pour le vieux Monde que ces malheureux sont d'intelligence sourde et que leurs distractions se confinent dans les nécessaires ivresses du trois-six et l'âpre émotion des coups dont ils frappent leurs misérables femmes ; heureusement qu'ils ne discernent pas nettement encore l'active iniquité qui les opprime ; heureusement qu'ils ne saisissent point l'acception du cynique monument, de l'ordurier et menaçant emblème dont je vais préciser encore plus complètement le sens :

C'est la concupiscente richesse, les jambes en l'air, sous la garde des sabres qui protègent, du Champ de Mars, ses abominables ruts ; c'est la grande prostituée bourgeoise qui ouvre ardemment dans le ciel ses deux cuisses, conviant à d'infatigables fornications, dans l'espoir d'un nouvel enfantement de gain, l'omnipotent génie du siècle, l'abject Esprit de lucre.

J.-K. Huysmans.

PROTECTION ET LIBRE ÉCHANGE

L'heure des tergiversations est passée. Deux perspectives économiques s'offrent à l'Etat bourgeois, — deux systèmes absolus et opposés. L'un — le protectionnisme — réclame, exige du Gouvernement une prohibition énergique. L'autre — le libre-échangeisme

— se recommande à nos sympathies par ses tendances libertaires très prononcées.

Ce sont ces deux avenir que je vais examiner aujourd'hui avec impartialité, convaincu que les vulgariser c'est amplement démontrer leur inanité.

Les doctrines du *laissez faire*, disent les protectionnistes, nous conduisent à un cataclysme social; car, ce qui crée le paupérisme, c'est le chômage. Or, l'invasion sur nos marchés des produits étrangers est la cause efficiente de ce chômage.

Vous oubliez, répondent leurs adversaires, que le mal est international, et, par conséquent, on pourrait construire des murailles infranchissables pour séparer les nations sans en atténuer les funestes effets. Mais là n'est pas votre intention. Vous savez comme nous que si la production restait la même, la résultante serait identique. Aussi, tout en comptant sur les guerres, toujours possibles sous le régime protectionniste, vous avez un autre but, — inavoué celui-là. Cette conséquence monstrueuse de la prohibition, la voici : *augmenter le travail et diminuer la production.*

En effet, un article de menuiserie de Norvège revient compris les frais de transport, à 20 francs, c'est-à-dire à 4 journées de travail. Soit parce qu'en Norvège le bois se trouve en grande quantité, soit que les travailleurs de cette contrée s'étant plutôt portés vers cette branche d'industrie, y sont devenus très habiles, soit que le machinisme servant à la menuiserie y est plus développé que partout ailleurs. Tandis qu'en France le même article coûte 30 francs, c'est-à-dire 6 journées de travail, parce que, le bois y étant plus rare, la menuiserie n'a pas pris la même extension qu'en Norvège, les ouvriers se sont moins spécialisés dans ce métier et les machines y sont plus rudimentaires.

C'est alors que vous ferez intervenir l'Etat. Il taxera l'article norvégien de 10 francs, ce qui élèvera le prix de celui-ci à 30 francs; puis il allouera une prime de 5 francs au fabricant français, ce qui abaissera son produit à 25 francs. C'est ainsi qu'on éliminera la menuiserie norvégienne.

Il y a donc *surcroît de travail et diminution de production* puisqu'il faudra alors — abstraction faite des sentiments patriotiques qui ne serviront que de pré-

texte, — 6 journées de travail, là où avant 4 suffisaient. Ce n'est pas tout. La France ayant fermé ses portes à la Norwège, ce pays agira de réciprocité. C'est là que se révèle votre machiavélisme conservateur. Si le vin ne pénètre plus dans leur patrie, les ouvriers menuisiers norwégiens, dont l'interdiction de l'exportation aura cassé les bras, se feront vigneron : comme leur terre est peu propice pour la culture de la vigne, il y aura, là aussi, *surcroît de travail et diminution de production*.

Que la mesure se généralise à toutes les industries et dans tous les pays, admirez le résultat : le travail reprend, le commerce prospère, les ouvriers peuvent compter sur leur salaire quotidien et la Révolution est conjurée pour longtemps. — C'est l'optimité économique.

Voilà le fond de votre système brutalement, mais exactement exposé.

Passant sur les nombreuses impossibilités qui empêchent, aujourd'hui, son application, nous n'en citerons que quelques-unes :

1° Lorsqu'il n'y aurait presque plus d'échanges internationaux, que chaque nation produirait pour elle et par elle, s'il survenait une famine, en France par exemple, aucun remède ne serait possible ; car on ne change pas en quelques jours un régime universellement établi. Quel épouvantable désastre serait à prévoir ?

2° L'Etat ne pourrait accorder des primes aux industriels, puisqu'il est criblé de dettes et ne peut encore charger son budget.

3° Les droits protecteurs seraient loin de l'enrichir, étant contraint de décupler son armée de fonctionnaires et de douaniers ; d'autant plus que, votre but étant d'empêcher les produits étrangers de pénétrer en France, vous auriez soin d'élever tellement les taxes douanières qu'il n'y aurait pas, ou très peu, d'importations ; la recette serait donc presque nulle et le déficit énorme.

N'importe, passons même sur ces impossibilités, évidemment insurmontables, et voyons si la Protection pourrait subsister quelques années sans donner naissance à la Révolution.

Il est évident que les industriels, dont le monopole serait assuré, tripleraient leurs bénéfices, tout en maintenant au même taux les salaires de leurs ouvriers. La vie atteignant — par ce fait et par la prohibition — une cherté excessive, la consommation deviendrait moindre et le chômage surgirait de nouveau bien plus intense, bien plus terrible.

Vous éludez la question sociale sans la résoudre, Messieurs les protectionnistes. C'est votre condamnation.

Soit, répliquent les protectionnistes, nous éludons la question sociale sans la résoudre; mais au moins nous éloignons, pour un moment du moins, de votre aveu même, la Révolution, sa compagne. Tandis que vous, naïfs éleuthéromanes, vous ne faites que d'avancer son heure.

Vous croyez que la Société est harmonique et qu'elle peut perdurer. Partant de là, vous voulez réduire l'Etat au rôle de justicier, chargé de veiller sur les propriétés toute autre action de sa part étant, d'après vos théories anarchiques, arbitraire.

Plus de restrictions, plus de droits protecteurs, plus de primes, plus d'armées permanentes, partant plus de guerres, plus de colonies : l'offre et la demande réglant les salaires, les rentes et les prix de la matière première. Tel est le magnifique programme de l'école anglaise.

Utopie ! utopie !! malheureusement.

Avec votre système de liberté sans limites, chaque contrée est rendue à la spécialité qui est — de par son climat, son développement industriel, ses goûts et ses mœurs — pour elle la plus productive. Puis, la concurrence, stimulant les talents et les énergies, activerait encore ce satané progrès des machines. Cette surproduction effrénée, loin de pallier le mal de misère ne ferait que le généraliser de plus en plus. Ce serait l'insurrection à bref délai.

Ah ! certes, le prix des objets industriels et d'alimentation baisserait, la consommation deviendrait plus forte, mais pas assez, naturellement, en comparaison de la production.

Comment, nous demanderez-vous, la trop grande richesse peut-elle engendrer le paupérisme ? C'est un de

ces problèmes sur lesquels il n'est pas bon que nous autres bourgeois, nous nous appesantissions. Il n'y a que trop d'anarchistes pour y répondre. Du reste, lisez ce qu'écrivait M. de Saint-Chamans : « Un des arguments les plus forts sur la liberté du commerce et le trop grand emploi des machines, c'est que beaucoup d'ouvriers sont privés d'ouvrage ou par la concurrence étrangère qui fait tomber les manufactures, ou par les instruments qui prennent la place des hommes dans les ateliers. » Voilà qui est clair et irréfutable, n'est-ce pas ?

Vous nous dites, il est vrai, que sous un régime de liberté le prolétaire pourra exiger, pour les trois mois qu'il travaillera dans l'année, un salaire lui permettant de vivre l'année entière. Ici, vous oubliez, pour les besoins de votre cause, sans doute, vos propres théories. Vous nous dites que la concurrence abaissera les prix de toutes les marchandises, vous ne pouvez donc nier, à moins de soutenir qu'une même cause peut produire deux effets contraires, qu'il en sera de même pour la marchandise-travail. Et cela est d'autant plus certain que la lutte serait plus âpre.

Si nous ne faisons que retarder la Révolution, les partisans du *laissez-faire* la précipitent. Choisissez.

Telles sont, compagnons, les deux perspectives qui vont s'offrir à la Bourgeoisie lorsqu'elle se verra obligée d'abandonner le système économique hybride que lui ont créé les tarifs de 1860 et les traités de 1881.

Toutes deux sont impossibles, utopiques ; toutes deux nous conduisent plus ou moins précipitamment à la désagrégation de la Société actuelle.

Le protectionnisme ne peut, philosophiquement, ploutonomiquement, arrêter la marche en avant de l'humanité. C'est ce qui rend son application aujourd'hui presque impossible.

Le libre-échangisme voulant demander tout à la liberté, dans une Société qui ne subsiste que par l'autorité, la détruit inéluctablement.

Quel que soit le principe économique auquel elle se recommandera, la Société ploutocratique mourra. Rien ne peut la sauver.

C'est cette constatation que j'ai voulu faire. Puissé-je avoir réussi.

Il faut faire plus. C'est à nous, compagnons, qu'est réservée la tâche si ardue, si ingrate, de préparer les esprits à accepter un ordre de choses plus compatible avec les aspirations de liberté, de science et de bonheur qui poussent notre génération vers un avenir meilleur, quoiqu'encore mal défini. Travaillons-y ardemment.

G. Deherme.

LES QUAIS DE DEMAIN

Nous recevons du « Solitaire » la lettre rectificative suivante :

« Votre collaborateur Colline, dans le n° 6 de *L'Autonomie individuelle*, rendant compte de ma publication, *Les Fauteurs de la Commune*, dit :

— « Mais hélas ! l'auteur, pas plus que les communalistes, n'échappe au sectarisme et à l'utopisme. Il s'écrie : « le Communisme est mort, vive le Mutuellisme ! » C'est-à-dire, une organisation sociale utopique est morte, vive une autre organisation aussi intempestive, anti-naturelle et surannée ! Quelle contradiction ! » —

» Cette réflexion est absolument erronée.

» Le Mutuellisme, dans le mot et dans la chose, émane de Proudhon, promoteur de l'Anarchie (absence de gouvernement dans le sens actuel de ce rouage despotique). Proudhon, en politique voulait la Fédération, soit l'indépendance et la liberté les plus absolues des parties constitutives d'un pays, d'un territoire ; en économie, il ne cherchait qu'à briser les entraves sociales, laissant le peuple s'organiser ensuite comme il l'entendrait ; qu'à supprimer la productivité factice du capital : *Rentes, Loyers, Fermages, Intérêts*

» C'est pourquoi on lui a imputé que de ne savoir que nier.

» J'ai complété ses idées et les ai formulées dans ces mots — *Le droit au Capital*, dont le développement est le principe de mes publications successives ; mais il n'y a là aucune organisation à imposer. »

Nous faisons remarquer au « Solitaire » que notre critique ne visait que le Mutuellisme utopique. Et la sentimentalité, dans nombre de questions, est un faible que nous avons constaté en lui ; mais il ne s'agissait en rien du mutuellisme de Proudhon, que l'on peut cependant compléter sans le sentimentaliser.

* * *

Nous signalons aux compagnons qui désireraient se pénétrer du parfait sectarisme, la brochure intitulée *L'Anarchisme* (2^e édition, non corrigée ni augmentée), par le citoyen G. Deville. tiolls y trouveront, comme entrée en matière et comme conclu-

sion le reproche « de ne savoir que gueuler fort en réunion publique et de ne pas avoir encore rasé la Société bourgeoise ». Ils pourront se demander ce que font les collectivistes en réunion publique et *privée*, et ce qu'ils ont rasé, eux — si ce n'est leurs électeurs.

En ce qui touche leur impeccable théorie, nous nous proposons d'y revenir dans un de nos prochains numéros.

Colline.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE

PREMIÈRE PARTIE

Période progressive (1792-1830)

II

(Suite)

La démarche n'ayant pas abouti, naturellement elle revint le 1^{er} Germinal et réclama la Constitution de 93. La bourgeoisie répondit à cette manifestation par la voix de Séyès, qui fit voter une terrible loi de police décrétant la déportation contre les auteurs d'attroupements.

Son application ne se fit pas attendre. Le 12 Germinal la Convention ayant été envahie par les faubouriens demandant du pain, ses membres votent un décret de déportation sans jugement contre Billaud, Collot, Barrère et Vadier.

« Le 29 Floréal, la distribution de pain ne fut que de deux onces par tête. Le lendemain, la ration diminua en ore. Les arrivages avaient manqué. Pas de pain, pas de charbon, pas de bois.

« Le 1^{er} Prairial, de grand matin, le tocsin sonne dans les faubourgs. » (1)

Le peuple envahit la Convention en criant : « Du pain ! du pain ! »

« Deux ou trois fois les sections bourgeoises parvinrent à refouler au dehors les gens des faubourgs. » (2)

Les émeutiers furieux coupent la tête au député Féraud et la promènent dans les rues au bout d'une pique. Alors, seulement alors, les députés effrayés votent quelques mesures, illusoires du reste, pour les apaiser momentanément.

(1) HENRI MARTIN. — *Histoire de la Révolution française.*

(2) Id. Id.

ment. Puis, sur ces entrefaites, les bataillons des sections bourgeois arrivent. La foule est chargée à la baïonnette. Elle se disperse.

Une terrible répression suit cet acte de révolte populaire. Romme, Goujon, Bourbotte, Duquesnoi, Duroi et Soubrani sont condamnés à mort. Deux furent exécutés, les quatre autres se poignardèrent dans leur prison.

Le 4 Prumaire (an IV), la Convention tint sa dernière séance et se forma en corps électoral pour élire une partie des députés des nouvelles Chambres. Elle avait duré trois ans, un mois et quatre jours; elle avait rendu 11,210 décrets!

Nous venons de constater les principaux actes du Parlement, le meilleur que l'on ait eu et qu'on pourrait avoir.

Parce que les hommes qui en faisaient partie étaient jeunes à la vie politique, doués d'une rare énergie révolutionnaire; parce qu'ils étaient des philosophes, des savants d'un grand mérite; parce qu'ils étaient épris des plus louables intentions, d'un égal amour de la Patrie, de la République, de l'Humanité et de la Liberté, le gouvernement conventionnel en a-t-il été moins mauvais, moins réactionnaire, moins corrompu, moins autoritaire?...

Non. Le Pouvoir est, de son essence même, contraire au Progrès, à la Raison, à la Liberté. Gouvernement ou Autorité et Liberté, sont deux antithèses sans synthèse possible. L'un est la négation de l'autre, *et vice versa*. La Liberté, c'est le Progrès, c'est la Science. Le Gouvernement, c'est la Foi, c'est l'Ignorance, c'est le Passé. Entre ces deux principes l'accord est impossible: l'Histoire nous le démontre, à défaut de la Philosophie.

Et, du reste, les hommes sont ainsi faits. Ils peuvent avoir les meilleures des intentions que l'éblouissement du pouvoir, le droit de commander, de légiférer des millions d'hommes, les corrompt.

(à suivre)

G. D.

CHRONIQUE DU MOIS

Ce mois-ci, la « bagarre de Ménilmontant » a ouvert le feu des cas de révolte. Varocot, Niquet et Méreaux ont été les victimes de la brutalité de la police en attendant qu'ils le soient, comme compensation, de la risible mascarade qui prend pour nom Tribunal. Néanmoins, Méreaux a eu la satisfaction de montrer aux dignes serviteurs de Gragnon qu'il n'est pas toujours sans danger pour eux d'ap-

porter la *patix* à coups de sabre dans les réunions anarchiques, et Niquet et Varocot ont eu celle d'être remis en liberté provisoire après quelques semaines d'une prévention dénuée de tout semblant de motif.

Il a été fort heureux pour ces trois compagnons que leur arrestation a e lieu avant la distribution gracieuse de bottes qui a été faite depuis aux sergots. Le « passage à tabac » aussi lâche que soigné dont ils ont été l'objet à leur arrivée au poste, les eût certainement laissés sur place. Je suis, par contre, presque satisfait que les premiers essais coercitifs de ces élégantes chaussures se soient adressés aux collectivistes, auxquels il est assez nécessaire d'infuser « de la haine ». L'enterrement de Pottier et la hampe du drapeau ont été le sujet de bousculades, du coffrage, dénué de toute forme, du conseiller-ouvrier Joffrin et de troubles inharmoniques apportés dans la luxuriante chevelure du député-poète Clovis Hugues. Aussi, dès le lendemain, interpellations sur toute la ligne, cris de paon jetés par les organes collectivistes, meetings de protestation, d'indignation, revendications de solidarité émaillant la *quatrième* du *Cri*. Résultats obtenus : Avancement d'Honorat ravitaillement sérieux de la caisse du *parti ouvrier*, séance désopilante au Parlement, au cours de laquelle les graves représentant — auxquels on se plaignait innocemment de ces brutalités et illégalités policières, cependant aussi vieilles que le Monde — se sont tordus comme des carpes.

Il n'est pourtant pas toujours rose d'être au service de laide et hargneuse dame Police. Les constables anglais en savent quelque chose, et le meeting de Trafalgar Square, où ils n'ont pas joué le beau rôle, nous fait constater avec plaisir que le temps des parlottages commence à passer de mode. Les miséreux londoniens ont, à leur tour, cogné ferme, et il ne tient plus guère qu'à eux, maintenant, de commencer la danse tragique que la vieille Europe et la jeune Amérique enregistreront dans cette fin de siècle.

Les quelques bourgeois des Deux-Mondes dont le gâtisme n'a pas encore entièrement oblitéré les facultés le sentent si bien que, dans leur affolement, ils en arrivent aux plus monstrueux excès.

En Amérique, sept des nôtres ayant été condamnés à mort en mai dernier, l'exécution de quatre d'entré eux vient d'avoir lieu. Lingg, en se suicidant, n'a pas voulu laisser aux inquisiteurs modernes le bonheur de jouir de son agonie. Nos camarades sont morts bravement pour leur idée et — amère ironie — ont pu quitter la vie en tirant *légalement* la langue au Vieux-Monde. — A Paris, le compagnon Büchly, las d'une vie de misères et de pri-

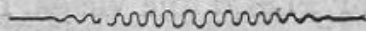
vations et de chercher un travail impossible à trouver, brise avec un pavé la vitrine du « nègre de la Porte Desis », jette sur le trottoir les bijoux ouvrés qu'il peut saisir et convie tous les meurt-de-faim à s'en emparer, plutôt que de continuer à passer, le ventre creux et l'habit en loques, devant toutes ces inutiles et goguenardes riches. Arrestation et condamnation. Pour le bris d'une glace, sa qualité d'anarchiste lui fait octroyer six mois de prison. C'est roide. — A Saint-Quentin, Devertu, Bal et Massey, poursuivis en cour d'assises pour délit de paroles, crachent leur mépris à la face de leurs juges et transforment la salle d'audience en un lieu de propagande pour nos idées. — En Belgique, Jahn s'entend condamner à 30 mois de prison pour excitation à la destruction et vagabondage qualifié. La défense de notre jeune camarade a été très énergique. Il revendique hautement la responsabilité de ses actes et déclare qu'aussitôt rendu à la liberté il reprendra, sans trêve et sans merci, la guerre à la classe bourgeoise et possédante qui nous opprime.

L'agonie de cette moribonde est d'ailleurs fort visible. Les dernières turpitudes mises au jour ont jeté le désarroi dans son camp dévasté.

Tandis que la foule idiote passe son temps à pourchasser Lorentz et la L mouzin du « Chat noir » à la braderie de « l'Etoile », de la rue Saint-Jacques jusque dans un fiacre qui protège leur fuite — tout comme celle de M. Veto; — pendant que le chevaleresque quartier latin assomme victorieusement un homme sans défense et se pourcele du peu attrayant spectacle offert par la vue *in naturalibus* — face *retro* — de sa digne comparse, — ministères et présidence se sont mis en grève, la presse bien pensante crie à l'anarchie! et nos bons bourgeois coassent le refrain connu des grenouilles de la fable.

Vraiment c'est pour le mieux! Toute cette fange et l'absence prolongée de direction politique serviront sans nul doute à démontrer à la masse l'inanité de toute cette hiérarchie budgétivore. Elle finira bien par se faire à l'avènement possible et nécessaire de l'Anarchie que l'on a décriée, jusqu'à ce jour, sur tous les tons, en l'arrangeant à toutes les sauces indigestes qu'on a pu trouver. — Avant qu'il soit longtemps d'ailleurs, les anarchistes concients, se réservant la dernière main, serviront à leur tour à la Bourgeoisie et à l'Autorité une sauce de leur façon, assaisonnée de telle sorte que la *digestion* leur en sera rendue très facile et très prompte.

Nemo.



PETITE CORRESPONDANCE

Prière aux amis : T. à Pantin (Seine), — D. à Beaucaire (Gard), — G. à Lyon, — G. à St-Denis, — B. à Gargues-s-Apt, P. F. à Cernay-en-Dormois, — H. P. à Watrelos, — E. H. Plaines d'Angers. — P. M. à Vienne (Isère), — E. W. à Ville St-Ouen, — Sp. V. à Ganges, — Chéradam, à Viroflay, **de nous expédier, par la poste, le montant de leur réabonnement.**

Les abonnés de Paris : Gols, Reynaud Pierre, Périgny, Lebey, Champy, Pasquier, H. Place, C. Martin, Vivier, Gervois, Gauthier, Maria, A. Conty, E. Pollet, André Gély, Dartus, Lapointe, auxquels nous avons fait présenter la quittance de réabonnement (revenue avec la mention **absent**), sont priés de nous en faire parvenir le montant afin d'éviter tout retard dans l'envoi de la **Revue**.

Brégeon, à Nantes. — Même Avis que ci-dessus.

Le Copain marsouin de Brest et l'Employé de Gagny sont priés de donner de leurs nouvelles et d'y joindre le montant de leur abonnement.

A Divers. — **Anarchie**, en un seul mot, prend un sens politique et représente l'état d'un peuple qui n'a plus de chef, plus d'autorité à laquelle il obéisse, où le pouvoir gouvernemental est entravé ou suspendu. Par extension, on a fait du mot, dans le langage courant, le synonyme de désordre et de confusion. — **An-archie**, en deux mots, avec la division, comme l'a écrit Proudhon, est l'expression d'un état social dans lequel l'ordre résultera des libres rapports économiques des individus sans constitution d'autorité politique.

Ainsi orthographié, le mot exprime plus exactement notre idée et nous paraît moins sujet aux interprétations fantastiques qu'on en fait en général.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

EN FAVEUR DE LA REVUE.

Une Troquette (2^e vers.) 0 25 c. — Ernestine G. 0 20 c. — Léontine 0 20 c. — Mme Favelli 0 15 c. — Rosalie Yau 0 10 c. — Mlle Slio 0 10 c. — Le secrétaire du prince russe 1 fr. 18 c. — L'ami Yau 0 65 c. — Un abruti des « Magots » 0 25 c. — Bouchiko 0 25 c. — Un *overrier* 0 25 c. — Philias 0 15 c. — Un musicomane 0 10 c. — Fleur d'Anarchie 0 10 c. — Un typo 0 05 c.

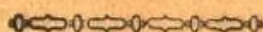
ORGANES ANARCHIQUES

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire bi-mensuel. — Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

— 0 —

L'Idée ouvrière, anarchiste hebdomadaire. — Administration et Rédaction, 5, rue des Galions, Le Havre.

OUVRAGES A CONSULTER



BAKOUNINE.	Dieu et l'Etat.
»	Théologie politique de Mazzini.
BLANQUI.	Histoire de l'Economie politique.
BUCHNER.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférences sur la théorie darwinienne.
BUCKLE.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
DARWIN.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'Homme.
DIDEROT.	<i>Oeuvres.</i>
ENGELS.	Le Socialisme utopique et le Soc. scientifique.
GAUTIER (Emile).	Le Darwinisme social.
«	Le Parlementarisme.
HERDER.	Philosophie de l'histoire de l'Humanité.
HERZEN.	De l'autre Rive.
KROPOTKINE.	Paroles d'un Révolté.
»	L'Anarchie dans l'évolution socialiste.
LANESSAN (De).	Le Transformisme.
»	La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.
LASSALLE (Ferdin.).	Capital et Travail.
LAVELAYE (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'Economie politique.
LEFÈVRE (André).	La Philosophie.
LETOURNEAU.	La Sociologie.
»	Science et Matérialisme.
»	Physiologie des passions.
MALON (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'Economie sociale.
MARX (Karl).	Le Capital.
PROUDHON.	<i>Oeuvres.</i>
RECLUS (Elisée).	Evolution et Révolution.
SCHÄFFLE.	La quintessence du Socialisme.
SPENCER (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'Individu contre l'Etat.
STEPNIAK.	La Russie souterraine.
STUART MILL.	La Philosophie de Hamilton.
»	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
TCHERNICHESWKI.	Que faire ?
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
VALLÈS.	L'Insurgé.
VÉRON (Eugène).	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.